

**« À présent des [Français] on prend le goût, l'usage »**  
**La francophilie des élites canadiennes-françaises au tournant**  
**du XX<sup>e</sup> siècle**

Alex Tremblay

Number 117, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71630ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, A. (2014). « À présent des [Français] on prend le goût, l'usage » : la francophilie des élites canadiennes-françaises au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. *Cap-aux-Diamants*, (117), 32–33.

charretier, près de la rue Dorchester dans la Basse-Ville de Québec, le 28 mai 1914, avec un véhicule chargé de charbon. Boivin s'est arrêté devant une traverse ferroviaire, mais son cheval a pris peur lors du passage d'un train et a heurté un des wagons.

Des détails abondent dans les sources de l'époque : à Montréal, *La Patrie* du 29 mai 1914 annonce l'ouverture du parc Sohmer. Ceux qui préféraient le cinéma pouvaient assister aux « vues » au Moulin rouge, coin Sainte-Catherine et Amherst. Les gens de qualité ont aussi leurs loisirs : le Dorval Jockey Club tient ses courses le 13 juin, avec des bourses totalisant 20 000 \$. Le *Quebec Chronicle* du 30 mai 1911 annonce un spectacle de musique au kiosque du boulevard Langelier, sous la direction de Joseph Morin. On pouvait y entendre des mélodies de Friedrich Hegar et Michael William Balfe et surtout une composition récente d'Irving Berlin, la *International Rag*.

Le 28 mai, jour où *l'Empress of Ireland* se prépare pour ce qui deviendra son ultime voyage, nous retrouvons ici et là, dans les sources, de nombreuses informations qui nous indiquent que les gens

vivaient dans un environnement où l'observateur du XXI<sup>e</sup> siècle peut se reconnaître. On y parle de tramways, de fils électriques et du service téléphonique, présent jusque sur le quai de *l'Empress of Ireland*. On peut se procurer des caméras de type Brownie chez John Walsh, rue Saint-Jean. On annonce des chalets à louer, on recrute des cuisiniers et des domestiques pour y travailler. On organise des défilés d'automobiles pour le financement des hôpitaux. On pratique des sports : à l'aréna de Québec (maison des Bulldogs depuis décembre 1913) ou sur les terrains de l'Exposition pour les équipes de crosse. Dans bon nombre de journaux, on a l'habitude de signaler l'arrivée de visiteurs importants. Le 28 mai, on apprend que les frères Allan (Allan Lines) sont en ville et séjournent au Château Frontenac. M<sup>me</sup> Paton, épouse d'un propriétaire d'usine de Sherbrooke, y est aussi. Nous remarquons que les médias rapportent les déplacements des gens qui, à leur tour, consentent à ce qu'on diffuse des renseignements sur leur vie personnelle. Voici une sorte de blogue par journaux interposés, geste qui n'est pas étranger à nos pratiques contemporaines sur Facebook.

Dans son ouvrage traitant des années 1900 à 1914, *The Vertigo Years*, Philip Bloom explique que les gens, à l'époque, sont conscients du fait que tout est en train de basculer : l'économie, la culture, la société. Il en ressort un sentiment collectif d'exaltation, mais aussi d'anxiété, de malaise. Il est tout à fait possible que la tendance généralisée vers le mouvement, les migrations, le tourisme a eu pour effet d'amplifier l'impression de vertige. Il se peut que la culture émergente de *l'entertainment*, articulée autour de puissants médias, constitue une réponse dans un contexte de grands changements. Le vaudeville, le music-hall, Charlie Chaplin seraient des antidotes contre les insécurités que le changement engendre. Après mai 1914, rappelons qu'on assiste à deux conflits mondiaux, à plusieurs crises économiques, à l'explosion de bombes atomiques, à des génocides, etc. Décidément, les vertiges de nos grands-parents nous rappellent nos propres angoisses, en 2014. Il suffit d'examiner quelques fragments de notre histoire pour s'en persuader. ■

**John Willis**  
Musée canadien de l'histoire

## PATRIMOINE

# « À PRÉSENT DES [FRANÇAIS] ON PREND LE GOÛT, L'USAGE » LA FRANCOPHILIE DES ÉLITES CANADIENNES-FRANÇAISES AU TOURNANT DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'intérêt pour la France croît sensiblement au Québec. Bien que les liens avec la France n'aient jamais été rompus depuis la Conquête, après le passage de *La*

*Capricieuse* (1855), le regard des élites canadiennes-françaises se tourne de plus en plus assidûment vers leur ancienne métropole. On s'en inspire lors de la création de nouveaux établissements d'enseignement supérieur, on en cherche la

reconnaissance littéraire et on développe des relations diplomatiques avec ce pays. Les voyages de Canadiens français en France se font de plus en plus fréquents et la présence française au Québec s'accroît. L'immigration française augmente

sensiblement dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle alors que bon nombre de musiciens et de comédiens en provenance de l'Hexagone contribuent à faire connaître la culture de leurs pays au Québec. Dans ce contexte, plusieurs Canadiens français développent un vif intérêt pour la culture française et la francophilie devient un symbole d'appartenance aux élites.

La culture de l'Hexagone rayonne tant au Québec qu'elle pousse les notables les plus francophiles à insérer les Français, installés dans la province ou simplement de passage, dans leur réseau de sociabilité, voire à leur donner une place prépondérante au sein de celui-ci. Ainsi, dès l'arrivée d'un consul français au Québec, en 1859, sa résidence devient un lieu de rendez-vous prisé par les élites de la ville de Québec. Selon Pierre Savard, « tout ce que la société de la ville de Québec compte de beaux esprits, les Parent, les Garneau, les Ferland, les Chauveau, les La Rue, les Casgrain et les Taché » se retrouvent chez le consul Charles-André-Philippe Gauldrée-Boileau. Ses successeurs – sauf exception – connaissent le

même succès : Albert Lefavre (en poste de 1875 à 1881) noue de nombreuses amitiés avec des personnalités canadiennes, Georges Dubail (en poste de 1886 à 1890) réussit à réunir certaines des personnalités les plus en vue de l'époque autour de lui pour fonder la Chambre de commerce française de Montréal en 1886 alors qu'Alfred Kleckowski (en poste de 1894 à 1906) est considéré par l'Université Laval comme un précieux « ami » et reçoit de cette institution un doctorat *honoris causa*, le 18 juin 1900. Plus qu'une simple mode, la francophilie devient également un symbole d'appartenance aux élites au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. À l'époque, il est de bon ton de connaître la France pour briller dans les salons.



Archeambault 1862 NOTRE-DAMÉ

« Raoul Dandurand, vers 1900 » Le sénateur Raoul Dandurand (1861-1942) est considéré comme l'un des Canadiens français les plus francophiles de son époque. On lui doit, entre autres, la création du Comité France-Amérique de Montréal (1912). Cet organisme, qui réunit bon nombre des notables les plus influents de la métropole, œuvre au développement de relations culturelles, économiques et artistiques entre le Canada et la France. (BAnQ, Centre d'archives de Québec, Collection Centre d'archives de Québec, P1000, S4, D83, PD9-2).

Dans son journal, la femme de lettres Joséphine Marchand rapporte que « comme j'aime l'étude et que je suis les événements politiques de mon pays et de la France, je constate que les personnes instruites aiment assez à causer avec moi ». Ainsi, lorsqu'elle rencontre pour la première fois le jeune avocat Raoul Dandurand, elle lui demande s'il s'intéresse « aux choses de la France », condition nécessaire, semble-t-il, pour être véritablement digne d'intérêt à ses yeux. Puis, pour lui prouver qu'elle s'inscrit aussi dans cette culture, elle lui signale qu'elle lit les journaux français que son père reçoit.

L'attrait pour la France devient même un facteur distinctif permettant de départager d'une part, les élites et, d'autre part,

le peuple. Pour Raoul Dandurand, « la masse [populaire] n'a gardé qu'un sentiment platonique pour le pays de ses origines » et il ne peut pas « lui reprocher cette absence ou cet affaiblissement de sentiment » pour la France, car celle-ci « l'a complètement abandonné ». Les élites, cependant, se doivent de s'inscrire dans une culture élitaires au sein de laquelle la France constitue un idéal, un modèle à atteindre pour être digne de son rang afin de se démarquer de la « pensée populaire » : « Notre état colonial et notre modeste situation poussent une élite à se retourner vers la France pour y puiser tout ce qui lui manque ici ». La francophilie devient donc un facteur permettant de jauger l'appartenance aux élites.

Dans ce contexte, il importe de tenir compte de cet intérêt pour la France dans l'éducation offerte aux notables de demain. Déjà, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques personnes aisées font bénéficier leurs enfants de leur abonnement à des journaux français et les encouragent à cultiver un amour pour la France. C'est toutefois dans le premier tiers du

XX<sup>e</sup> siècle que l'amour de ce pays est largement intégré dans l'éducation des jeunes élites. En 1917, Raoul Dandurand affirme même que « toute la pensée [de la jeunesse instruite] se nourrit de la pensée française ». Qui plus est, en janvier 1938, Dandurand participe à la fondation du Collège Stanislas de Montréal, filiale du prestigieux établissement d'enseignement parisien du même nom. Avec l'établissement de cette école offrant une formation française en plein cœur d'Outremont, lieu de résidence par excellence des élites canadiennes-françaises, il est désormais possible de transmettre encore plus aisément la francophilie aux notables de demain. ■

Alex Tremblay